

## *Sous mes doigts le ciel*

Vincent Fontano, artiste associé

Création 27 septembre 2019

**Texte** : Vincent Fontano

**Musique** : *Pavane pour une Infante défunte*, Maurice Ravel

Marc-André Conry (violon), Eva Tasmadjian (violon), Nathalie Angélique (alto), Christophe Boney (violoncelle).

**Interprète** : Aurélie Lauret

**Brodeuses** : Jessie Clain - meilleure ouvrière de France, Gladys Dijoux, Nelcie Dijoux, Dalida Maillot et Colette Turpin – meilleure ouvrière de France, accompagnées de Myrella Barret

**Production** : TÉAT Réunion, Théâtres départementaux de La Réunion, en partenariat avec la mairie de Cilaos

---

Il y eut un temps où les montagnes étaient des murs, il y eut un temps où la brume mangeait l'horizon, il y eut un temps où les pieds lourds ne traçaient plus de routes. Il y eut un temps où les hommes avaient des têtes affreuses trempées de pluie sans fin. Il y eut un temps où les corps sourds semblaient s'affaisser sous les jours inutiles. Il y eut un temps où c'était naître et mourir sans rêve.

C'est là qu'elle est née Angèle ; elle, la première d'entre nous. Elle est née et a soufflé sur ses doigts. Elle a soufflé sur ses doigts et a fait naître un nuage, un nuage léger et fin où s'entremêlaient de légers fils qu'elle avait croisés. Un nuage qu'elle déposa sous les yeux de son père et qui lui mangea ses larmes, un nuage léger qu'elle posa sur le front d'un enfant qui se prit à rêver de ciel bleu, de mer infinie. Elle appela ce nuage « jour » car il laissait apparaître le soleil.

Nous, nous n'étions pas nées à cette époque, non, nous nous n'étions pas nées. Mais ce que l'on sait c'est que les femmes du village vinrent à Angèle, à chercher des « jours » pour leurs fils, pour leurs hommes, pour leurs filles à naître.

On dit que c'est là, qu'Angèle leur apprit à faire danser leurs doigts et cela fût beau, et cela fût tendre et cela fût fragile comme la rosée sur un bout de lèvre que l'on offre.

Mais un nuage même beau ne suffit pas à éteindre le feu ; le feu qui hante la tête des hommes au soleil ardent, que brutalise un champ sans goût. Non, la pluie n'empêche pas le feu, n'empêche pas le chagrin.

Il a alors fallu que l'on apprenne, il a fallu que l'on devienne femme, trop tôt à notre tour, mère trop vite sans doute, travailleuse évidemment. Heureusement les nuages à portée de doigts. Des nuages "jours" pour affronter nos vies de silence. Nos vies de silence d'hommes restés loin à leur tour, nos vies de silence d'enfant, déjà lourdes de valises à rêve. Une vie faite du vide de nos maisons que les montagnes écrasent, du haut de toute leur stature où elles mangent le ciel.

Il nous en a fallu des nuages, des nuages faits de plein de fils que nous croisons. Et c'est alors que sous nos doigts naissent papillons, fleurs que le vent porte. C'est ça. Il nous a fallu investir le vent et laisser nos doigts nous apprendre la patience : ciment de l'amour. L'abnégation : fondement du courage, larmes : ferment de l'amitié et le silence : point naissant de la parole. Puis, tracer la vie.

Bien sûr, beaucoup de gens ne comprirent pas, il y eut des rires : « en voilà une belle bande de popotes » Qu'ils disaient « et ça cancanne » qu'ils disaient encore. Mais nous, maîtresses du temps, nous ne répondions pas.

S'ils savaient comme nos petits jours nous ont portées loin. Paris, Shanghai, Seychelles, à l'Élysée, le président de la République lui-même accrochant médailles à nos vestes de mousseline.

C'est que nos nuages participent à la beauté du monde. Ainsi les montagnes n'étaient plus des murs, mais des berceaux où naissaient des petits jours. Il fallait nous voir en file indienne, tambour sous le bras nous traversions sous les rires narquois, le menton haut. S'ils savaient comment nos nuages ont accompagné nos vies et la leur, « par le fait ». Nos nuages ont habillé les baptêmes, enserré les alliances, protégé les nuits de noces.

Nos nuages ont porté ce fils parti trop tôt, nous qui avons à peine eu le temps de le nommer. Il a fallu l'envelopper d'un nuage sans fin en espérant que le ciel en prenne soin ! Un nuage plein de larmes pour lui chanter qu'on ne l'oubliera jamais.

Le temps passe et nos montagnes tremblent. Nous avons construit à nos filles des vies pleines de leur rêve de demain. Nous soufflons sur leurs doigts. Même si leurs mains désormais sont redevenues des mains. Les petits jours que nous fabriquons continuent à courir le ciel et les yeux. Prêts à essayer le désordre et les silences sans fin. Parfois nous avons peur qu'ils disparaissent et que le monde redevienne lourd.

Le monde et la vie sont ainsi, ne vous y trompez pas, le monde et la vie sont secoués de rire et de chagrin. De bouleversements qui vous fait douter de la nécessité de votre corps même.

Le monde est ainsi. Ne peut se dire vivant celui qui n'a pas pleuré, hurlé de rage et dans un souffle saccadé, tombé de rire.

Du haut de nos montagnes, nous avons appris cela. Le monde est mélancolique en lui-même, mais cela n'est pas une fatalité. Le monde est beau en lui-même mais cela ne suffit pas. Nous devons y avoir notre part. Nous, depuis le nombril du monde. Nous avons décidé de participer au beau.

Nous avons décidé de continuer de dessiner des nuages pour porter le ciel, en prévision des jours lourds car il sera bon alors de laisser des doigts s'agripper, s'accrocher à un nuage qui essuiera les yeux et l'âme.

Car nous sommes à cette époque où des jours artificiels nous allument le visage de lumière bleutée, nous sommes à cette époque où le temps n'est qu'un alibi à jouer la facilité. Où la difficulté est signe de défaillance.

Nous sommes à cette époque où le monde sans limites n'a plus le temps de l'intimité.

Quoi de plus intime qu'un nuage où l'on cache son visage ? Qu'un jour où nous donnons à voir ce qui nous plaît.

Pensez à nous, nous autres dans nos montagnes à tisser le vent aux fines lignes de rêve. Pensez à nous, là-haut dans nos montagnes, nous qui savons bien que les preuves d'amour prennent du temps, pensez à nous qui caressons les vies à bout de doigts.